

L'étoile de mer

Autor(en): **Sannier-Salabert, Bernard**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **25 (1957)**

Heft 8

PDF erstellt am: **15.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-569688>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Tu pars

*Ta main a froissé des draps
Comme un ciel
Et l'oreiller a conservé ton visage.*

*Tu pars et le ciel éclate
Dans sa tente bleue.
Tu pars et l'oiseau
Tire son cri rouge.
Tu pars et l'arbre suit sa nervure
Dans l'air.*

*Tu pars et mes doigts
Glissent sur la rampe
Pour rechercher ta main.*

*J'ai replié tes draps.
J'ai replié ton corps.
Et ce soir, quand tout
Reprendra le sens du sommeil
Je suivrai les lignes de ton amour.*

*Tu pars . . .
(Sa voix était un long murmure).*

Pierre Provence.

L'étoile de mer

La mer tordait ses vagues ainsi que des chevelures.

Le soleil au zénith plaquait sur la chair nue de Francisco, étendu sur la plage de sable rouge, la caresse indiscreète, pénétrante, de ses rayons ardents.

Francisco rêvait . . .

D'un mouvement il fit bouger ses jambes et glisser sous son corps une nouvelle vague de sable brûlant. La plage le moulait ainsi de toute part . . . Il passa dans ses bruns cheveux courts une main plein de sable qui retomba sur son corps avec lenteur . . .

Francisco ouvrit les yeux et contempla son corps brun abandonné à la satisfaction de l'heure présente . . .

Une sirène hurla une longue plainte, vivante et rauque. Les résonances de cet appel s'insinuèrent en lui et il s'y livra comme à une caresse. Les yeux fermés il écarta les jambes et les bras, fichant son corps tendu dans le sable crissant; il savait toute l'impudeur qu'avait ranimé en lui ce cri . . . il tenta de dormir.

Le cri surgit de nouveau dans son rêve. Un bateau, balancé sur une houle de mains, échappait au regard de Francisco qui, du quai, tentait en vain de le suivre. Le navire s'estompait à l'horizon et pourtant, à l'arrière, distinct dans ses moindres détails, un marin blond faisait des gestes d'adieux . . .

Et, comme il arrive parfois, dans son rêve, Francisco prit conscience qu'il s'agissait d'un songe. Il raisonnait, cherchant à comprendre. Luigi, ce marin blond qu'emportait le navire il l'avait rencontré hier, dans le bistrot du port. Ils avaient, dès le premier regard, éprouvé le besoin d'unir leurs solitudes sous les lampes du cuivre, pendues aux poutres vermoulues et qui disparaissaient parfois dans l'épais nuage de fumée qui tournait dans la salle. Ce qu'ils avaient dit? Il ne s'en souvenait déjà plus! Seuls lui restaient présents à la mémoire la façon dont Luigi prononçait son nom: «Fran-chis-co!» et l'éclat pénétrant de son regard bleu pâle . . . Toute la nuit ils avaient parlé, bu, écouté en silence les chants nostalgiques du guitariste espagnol Amparo, aussi beau que lointain et qui, sans y prendre garde, crevait l'indifférence de la foule, faisant jaillir des larmes à plus d'une paupière . . . Il chantait l'amour, la mort, le désir et la haine . . . A la dernière chanson, comme la salle se vidait et que le patron rangeait les tables en tas, dans un coin, Luigi devint blême. Il avança la main vers Francisco, lui prit la nuque et approcha ses lèvres des siennes. Francisco, sur l'instant se retira en arrière en éclatant de rire. Luigi sortit . . .

La dernière lampe éteinte, Francisco quitta la salle, il s'arrêta un long moment devant l'affiche où s'étalait le nom d'Amparo, le chanteur. En lui revint le trouble qui l'avait étreint devant le geste de Luigi, tout à l'heure, et qu'il avait masqué par son rire. Pour une fois, un homme avait osé tenter ce qu'il avait lui-même rêvé tant de fois, devant Amparo, justement . . . Jamais il n'avait eu la force, l'audace de le faire . . .

Une porte, celle de l'entrée des artistes, se referma avec un chuintement prolongé . . .

Un couple sortit. Dans l'ombre, Francisco devinait la cause de leur halte avant de s'enfoncer dans la nuit. Une bouffée de fièvre monta à sa face et, malgré lui, sans bruit il s'avança vers eux. Son approche ne dérangerait pas l'étreinte qui unissait les lèvres de Luigi à celles d'Amparo.

Francisco ferma les yeux et s'enfuit dans la nuit . . .

Le bateau avait repris le large, emportant Luigi: Luigi auquel il avait refusé le baiser. Cette nuit s'était écoulée, interminable, le retournant sur sa couche, plein de désirs enfin avoués et de larmes nouvelles: des larmes d'amour. Et, contrairement à sa première impression, Francisco comprit bien vite que ce n'était pas Amparo qui faisait naître en lui les tourments nouveaux de la jalousie, mais bien le beau marin; Luigi qui repartirait demain, Luigi qu'il ne reverrait sans doute jamais, mais qui avait osé ce geste qu'il attendait sans même le savoir . . .

Le rêve rejoignait la réalité; le passé par delà l'inconscient retrouvait le présent sur la plage déserte . . .

Il sembla à Francisco que le soleil, soudain, s'était obscurci et qu'une présence, l'observait, l'épiait, toute proche . . .

Il ouvrit les yeux.

Serré dans son pantalon blanc, torse nu, les yeux pleins d'une joie

sans borne, Luigi le regardait souriant de toutes ses dents: «Franchisco..»

Francisco allait parler mais Luigi lui posa un doigt sur les lèvres et vint, tombant à genoux, se coucher à ses côtés, en sens inverse, de telle sorte que leurs têtes se touchaient, qu'ils se devinaient, mais ne pouvaient se voir . . .

Un long moment passa durant lequel chacun épiait la respiration de l'autre, se livrant à la joie des présences retrouvées . . .

Luigi étendit le bras et ramena vers ses lèvres les mains de Francisco. Celui-ci s'abandonna à l'émotion de la caresse et pour mieux la goûter ferma les yeux . . .

Leurs mains désunies se cherchèrent à nouveau, puis, paume contre paume, se retrouvèrent . . .

Les heures passèrent . . .

Le soleil déclinait, les vagues, pressées, se succédaient aux pieds de Francisco, de plus en plus proche. Francisco, sans lâcher les mains de Luigi, presque malgré lui, s'inventait une mort par immersion, une fin qui serait un commencement, puisque les flots les entraîneraient, les emporteraient tous les deux . . .

Quand les vagues en vinrent à atteindre ses genoux, Francisco eut un frisson. Luigi le prit par les coudes et l'attira sur sa poitrine, hors de la marée, la tête sur son épaule droite, la bouche contre sa bouche.

Le flot n'alla pas plus loin que leurs tailles.

La bise réveilla Francisco. La nuit était belle, pleine d'étoiles complices. La mer jouait à courrir après ses vagues . . .

Francisco contempla le sable autour de lui, il était comme froissé au milieu de l'impeccable planitude qu'avait laissé partout le flot se retirant

Sous sa main droite, étendue par delà sa tête, la rugosité d'une étoile de mer irritait sa paume, cherchant une présence . . . ou un rêve!

Bernard Sannier-Salabert.

Lettre à François

Carissimi Francisco,

Comme voici un long temps, cher amour, que je n'ai reçu de vos nouvelles! Je sais, vous avez fait un long voyage puisque vous avez joint la côte des Amériques; mais ne restait-il plus une goutte pour moi au tréfond de votre stylo? (Avez-vous tant écrit d'autre part?) Rassurez-vous: je ne vous veux pas quereller: rendez-moi cette justice que ce n'est pas dans mes habitudes. Trouvez là seulement la preuve de l'appétence où je suis de tout ce qui est de vous, et comme, si loin que vous soyez, vous me demeurez proche et nécessaire.

Vous me direz sous peu, j'espère ce que diable vous êtes allé faire dans ce pays qui est loin de moi beaucoup plus que de cinq ou six jours de traversée. Était-ce seulement pour voir comment on peut vivre en ce bas monde, sans poésie, heureux tout de même, juste aux antipodes de ce qui me paraît donner sa saveur à une vie d'homme que vous êtes allé si loin?